



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

Miami la cubaine : géographie d'une ville-carrefour entre les Amériques / Violaine Jolivet
éd. Presses universitaires de Rennes, 2015
cote : 60.472

Géographe et professeure-adjointe à l'université de Montréal, Violaine Jolivet s'est spécialisée dans l'étude des milieux urbains avec un intérêt tout particulier pour le monde caraïbe et ses diasporas.

Avec une population hispanophone à 65% et d'origine cubaine à 50% , Miami ne fait plus figure de ville américaine typique. La plupart des maires de la cité ont été depuis 1985 d'origine cubaine.

Au premier chapitre l'auteure nous donne pp. 32 et suivantes un intéressant tableau des diverses vagues d'immigration cubaine à Miami de 1959 à nos jours. La première fut, en 1959 et 1960, celle dite de « l'exil doré », celle des opposants à la révolution castriste, majoritairement issus de la bourgeoisie (personnel politique, professions libérales, cadres supérieurs, professeurs) et pour la plupart originaires de La Havane. Certains d'entre eux avaient déjà de la famille à Miami, quelques-uns y possédaient des résidences secondaires et ils considéraient généralement leur exil comme temporaire, voire comme des vacances prolongées. L'administration fédérale les considérait avec faveur, espérant leur voir jouer un rôle dans l'île dans la perspective d'un renversement du régime issu de la révolution ou de les enrôler dans une force armée mise sur pied à cette fin. En avril 1962, l'échec du débarquement de la Baie des cochons vint ruiner leurs attentes de retour prochain sur la terre natale et eut pour conséquence un nouvel afflux de réfugiés appartenant le plus souvent à la classe moyenne. A la fin de 1962, on dénombrait déjà 210.000 réfugiés cubains dans le comté. L'on croyait alors que l'immigration avait définitivement cessé mais elle reprit trois ans plus tard à la suite d'un nouvel accord. De 1965 à 1973 un pont aérien fut mis en place et 28.000 "vols de la liberté" permirent à 340.000 Cubains de passer en Floride. Parmi ces nouveaux arrivants, la proportion de cadres, tombée à 4,9%, avait beaucoup régressé par rapport à 1959.

Du début avril au 26 septembre 1980, Miami vit arriver 125.000 « Marielitos », ainsi dénommés du nom de Port-Mariel, petit port à l'ouest de la Havane où ils avaient été autorisés à s'embarquer (parfois sous la contrainte). La composition sociale, très majoritairement masculine, avait beaucoup changé par rapport aux premiers arrivants. La plupart de ces nouveaux venus étaient des gens modestes sans grande instruction ni qualification, dont une proportion non négligeable de Noirs et de métis. On comptait enfin parmi eux des individus



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

contraints à l'exil par le gouvernement cubain, tels que des homosexuels, des malades mentaux et des repris de justice. L'accueil des autorités locales cubano-américaines fut alors assez mitigé : l'on redoutait un accroissement de la délinquance et il ne fallait pas sous-estimer les préjugés raciaux à l'égard des Noirs.

Vint enfin la dernière vague notable d'immigrants, celle des « baltersos » de 1994, terme que nous serions tenté de traduire par celui de boat-people. Du début août à la fin septembre de cette année-là, 33.000 Cubains, fuyant l'épouvantable misère qui régnait dans leur île natale, traversèrent le détroit à bord d'embarcations de fortune (« balsa » signifiant radeau). Beaucoup furent secourus par les « coast guards » mais cette fois le gouvernement fédéral et même celui de la Floride, se montrèrent très réticents et un grand nombre d'entre eux, internés à Guantanamo, durent y attendre parfois deux ou trois ans le visa qui (à partir de 1996) leur permit de fouler le sol américain.

Sous le titre: "Les mécanismes de l'ancrage", le chapitre II étudie les procédures de l'adaptation des immigrants cubains sur le sol américain et nous montre comment ils parviennent à reconstituer une communauté de valeurs héritées du pays d'origine. L'église catholique semble avoir joué un rôle non négligeable comme facteur communautaire, notamment dans les domaines de l'éducation et de la culture. Quelques types de trajectoires, caractérisées notamment par l'acquisition d'un logement, sont étudiés aux pp. 64 et suivantes. L'acquisition de la citoyenneté américaine est bien entendu une étape décisive et aujourd'hui 70% d'entre eux sont de nationalité américaine, pourcentage qui ne saurait manquer de s'accroître au cours des années à venir. On notera p. 74 d'intéressantes remarques sur le souci de visibilité de cette communauté (par le recours aux techniques modernes de communication), souci qui semble caractéristique de nombreuses communautés émigrées à travers le monde.

Au chapitre III, consacré à l'aménagement de l'espace dans la ville nouvelle, que l'auteur n'hésite pas à qualifier de « nouvelle conquête », on lira de bonnes pages sur la formation des réseaux commerciaux, la constitution des empires immobiliers et d'une manière générale sur l'appropriation du sol par les Cubains.

Le chapitre IV nous donne une étude très détaillée du quartier de Little Havana (Havana Pequena) quartier de centre-ville qui fut dès les années 50, le berceau de l'immigration cubaine à Miami. Il s'agit donc d'un ghetto, ou plus précisément d'un « barrio », terme qui désigne les enclaves hispaniques dans toutes les villes de quelque importance aux Etats-Unis. En dépit des aspirations de la bourgeoisie cubano-américaine de Miami qui le surveille étroitement et voudrait tirer parti de sa position centrale, il reste, aujourd'hui encore, peuplé d'immigrants pauvres. Toutefois, l'autorité municipale y poursuit la réalisation de programmes de construction d'habitation à loyer modéré et s'efforce de lutter contre la délinquance, notamment contre le trafic de stupéfiants par les services d'un organisme appelé « Neighbourhood Enhancement Team » (NET) ou équipes d'amélioration de quartier.

Le chapitre V nous emmène dans un autre quartier ou plutôt dans une banlieue, Hialeah, deuxième ville du comté de Miami-Dade par son chiffre de population, qui compte 73% de Cubano-américains. Simple lotissement dans les années 20, cette bourgade est



Académie des sciences d'outre-mer

devenue depuis 1970 une ville cubaine. En fait, selon les témoignages recueillis par l'auteur, il s'agit plutôt d'une ville-dortoir, où la langue espagnole reste d'un usage très courant mais où les mœurs importées de l'île mère se dissolvent progressivement dans l'« American way of life ». La création de nouveaux districts électoraux devrait renforcer la représentation des Cubano-américains au sein des instances du comté. La permissivité des autorités a permis l'installation de quelques industries qualifiées de douteuses par l'auteur (dont une sucrerie dirigée par un repris de justice qui a créé 300 emplois).

Au chapitre VI, Violaine Jolivet nous livre d'intéressantes réflexions sur Miami ville mondiale, ville entre nord et sud, passerelle entre les deux Amériques, mais aussi ville temporaire, ville sans racines, à la manière de Dubaï et d'autres villes du Golfe. L'élévation du niveau de la mer représente une inquiétante menace pour l'avenir.

Le dernier chapitre (VII) d'une lecture difficile, envisage Miami comme ville de communication, centre d'information sur Cuba et sur l'Amérique Latine.

La bibliographie, très détaillée, est digne des plus grands éloges. Mais le lecteur regrettera que l'orthographe n'ait pas été relue avec soin : on lit par exemple : « le pourcentage d'homosexuels étaient (p. 35) », « huit-clos » pour huis-clos (p. 168!), l'adjectif « étatsunien », maintes fois utilisé, n'appartient pas à la langue française. L'emploi dans le texte d'expressions malheureuses telles que « faire avec » (p. 79), ou le recours à des néologismes empruntés au jargon des sciences humaines: « durabilité » (p. 186), « ville relationnelle » (p. 172 et 221), « ville communicationnelle » (p. 205). Tout ceci gagnerait à être exprimé dans un langage plus simple, accessible au commun des mortels. Très documentée, cette étude d'une ville fascinante, nouvelle Babel, n'en reste pas moins d'un grand intérêt.

Jean Martin